

***Les Éternel·le·s* de Muriel Décaillet**

Muriel Décaillet est une artiste et une femme, un double statut qu'elle revendique par un travail engagé, profondément humain, subtil et puissant, avec le fil comme matériau de prédilection. Des installations aux toiles brodées, en passant par ces étranges vésicules biomorphiques faites de bas nylons rembourrés, les thématiques de la féminité, de la vie et de la mort relient toutes ses réalisations.

Muriel Décaillet ne craint pas d'être radicale. Elle affronte les sujets frontalement, sans ambages, avec lucidité et rigueur. De l'idée à la réalisation, le processus passe toujours par le faire, par la manipulation de la matière qui va dicter inexorablement ses lois et ses contraintes, ne serait-ce que celle du temps. La temporalité est en effet une composante majeure, dictée par l'incompressible lenteur de la technique de la broderie ou de la couture. A partir de l'idée, la forme va germer, émerger progressivement, comme une gestation, une naissance. L'incontournable matérialité de ses œuvres est tempérée par la conceptualisation de l'idée de départ qui fait subtilement glisser son travail de l'artisanat à l'art, comme cela est souvent le cas avec l'utilisation du textile et du fil. Cette technique, l'artiste l'assume entièrement, comme courant contemporain, mais également comme l'émanation d'une tradition archaïque, attribuée historiquement aux femmes et constituant un des liens qui les réunit de génération en génération.

Dès ses débuts, Muriel Décaillet a mis en avant une figure de femme forte, affirmant sa féminité, sa résistance et sa souffrance comme un cri libérateur. Divinités chtoniennes, mythes, symboles, ces femmes assument la forme de Parques, de prêtresses ou de féministes célèbres, comme Angela Davis. Installations, toiles brodées, poupées de chiffons ponctuent son parcours qui s'est développé au cours des années de manière organique, cohérente, sans rupture, dans un discours dense de signification.

Depuis 2017, l'artiste s'intéresse aux prémices de l'humanité, par le biais des tombes paléo- et néolithiques. La *Vénus totémique*, créée pour une exposition en plein air fait figure d'œuvre charnière entre les personnages des débuts et les récentes toiles brodées représentant des restes mortuaires. Cette sculpture fait écho, quant à sa symbolique de fertilité, aux toiles consacrées à Lucy premier sujet de la série *Les Éternel·le·s*. Le point de départ de cet ensemble de toiles brodées est le constat amer que le rapport de l'homme moderne à la mort est biaisé par l'ultra-individualisme, l'immédiateté technologique et l'absence de rituels dans la société contemporaine. A partir d'images de sépultures d'époques différentes, l'artiste recrée, à l'aide des fils de laine naturelle, le positionnement particulier de squelettes, révélant ainsi la dimension spirituelle de ces sociétés originelles. Couple réuni, enfant blotti contre sa mère, position fœtale : autant d'images que Muriel Décaillet réinterprète, associant la mort à la vie par l'idée de cycle qui réunit ces deux extrêmes. Par l'utilisation de la laine blanche, l'artiste transforme la froide réalité des ossements en une matérialité précieuse et délicate ; elle transcende le tabou de la mort, en adoucit la violence, ne conservant que ce lien, souvent refoulé, qui réunit les représentants de l'espèce humaine, d'hier à aujourd'hui, dans leurs peurs et leur recherche d'éternité.

Tribune Rives-Lac

Lundi 17 octobre 2016

Sommaire

CORSIER «A pied à l'école»	2
COLOGNY Quintette Altra	3
BELLEVUE Le long du Marquet	4

Journal des communes
d'Anières, Bellevue, Choulex,
Cologny, Corsier, Genthod,
Hermance, Meinier,
Pregny-Chambésy

Editeur: La Tribune de Genève SA.
Rédactrice responsable: Stéphanie Jousson.
stephanie@banquise.ch Tél. 022 733 40 31

Prochaine parution:
lundi 21 novembre

Au Musée de la Croix-Rouge à Genève

Une artiste choulésienne

Muriel Décaillet a été invitée par le Département des affaires culturelles des HUG à réaliser une création illustrant une des phases les plus aiguës de l'anorexie pour l'exposition «Ados à corps perdu». Mais comment interpréter matériellement et artistiquement une maladie sournoise, déstabilisante pour les patients et leur entourage?

Dans cette intention, Muriel Décaillet rencontre de jeunes malades pour percer l'énigme de ce profond mal-être. Déployant encore sa vigueur créatrice, mise généreusement au service d'autrui avec une sensibilité profonde et une sincère empathie, elle propose l'installation «Tu ne comprends pas!» phrase récurrente

adressée par les anorexiques à leur entourage.

Epaulée par des spécialistes du son et de l'éclairage, elle conçoit «la cellule» témoin: quatre murs asymétriques et un plafond abaissé noirs, couleur dominante de la maladie, une entrée obstruée par de lourds rideaux, résolument inconfortable. A l'intérieur, l'ouïe, la vue et le toucher sont assaillis par les éléments figurant l'anorexie. Le sol est instable, des lumières froides éclairent des objets phares de la maladie, le miroir déformant, les pese-personnes, un portrait effacé dans une fenêtre cadencée, contrôle et déconnexion. Les voix enregistrées et floutées agressent et attirent le visiteur, ces voix intérieures et extérieures qui s'affrontent

chez les malades. Alors on cherche du réconfort vers les murs, mais ils sont griffés, automutilation, et couverts de calculs, comptage obsessionnel des calories, un seul est recouvert de moquette, un leurre car elle est rèche. Pour sortir de cet internement, on ouvre une porte, déception, elle est condamnée et une lumière éblouissante, stroboscopique, incite vivement à la refermer. Ostensiblement disposé, un assortiment de pâtisseries représente le seul objet avenant et chaudement éclairé, mais il est scellé sous cloche.

Si le visiteur lambda, certes ébranlé par les tourments matérialisés de la maladie, peut sortir de cet espace, les anorexiques tentent de survivre dans l'isolement.



Détail de l'installation de Muriel Décaillet. Photo des HUG. DR

Mais, de leur propre aveu, Muriel Décaillet leur a offert un lien de communication et d'espoir réciproques avec le monde extérieur. Seraient-elles enfin un peu comprises? **Christine Schaub**

«Ados à corps perdu»
au Musée de la Croix-Rouge
à Genève.
Jusqu'au 8 janvier 2017.
Plus d'infos sur
www.redcrossmuseum.ch

Tribune Rives-Lac

Lundi 11 juillet 2016

Journal des communes
d'Anières, Bellevue, Choulex,
Cologny, Corsier, Genthod,
Hermance, Meinier,
Pregny-Chambésy

Editeur: La Tribune de Genève SA.
Rédactrice responsable: Stéphanie Jousson.
stephanie@banquise.ch Tél. 022 733 40 31

Sommaire

GENTHOD Michèle Feyer -	2
BELLEVUE Cinéma en plein air	3
HERMANCE «Le soldat rose»	4

Prochaine parution:
lundi 5 septembre

Muriel Décaillet, la femme dans tous ses états

Choulésienne d'adoption

Tout en divergence avec la douceur et blondeur de l'artiste plasticienne, sa puissance créative nous interpelle, exutoire de ses questionnements, ses émotions, voire ses indignations. Déroulant son fil rouge (couleur de la passion et du sang) en laine (cocon protecteur), elle nous entraîne dans son univers, tant marqué par la féminité que le féminisme, notamment dans ses toiles brodées. «Exci-



Détail de la toile «Vorace». DR

sion»: une lame de rasoir ensanguinée, une grosse aiguille, une suture grossière, l'horreur en un triptyque. «Vorace», ce bébé qui

tire avidement sa force de vie au sein de sa mère, douceur et bestialité de la maternité.

De sa formation de styliste, Muriel Décaillet a gardé une forte addiction aux textiles. Elle les préfère déjà portés car ils ont une vie antérieure, elle s'accapare ainsi de dentelles, coupons de soie, bas nylon et résille, mais aussi de bandelettes de gaze, ouate, laine. S'ensuit une aventure créatrice très physique car elle va nouer, déchirer, teindre, broder, coudre,

bourrer de ouate et même tricoter en utilisant ses bras comme des aiguilles. Ainsi naîtra une femme totem, aux douces rondeurs mais attachée à un pilier, et encore ses «nanas» grandeur nature, femmes de jour transformées par une lumière ultraviolette en belles de nuit mais unies dans «l'attente», celle de l'homme. Si son œuvre bouscule par ses contrastes et oppositions qui sont souvent les nôtres, son empathie est cependant omniprésente.

Tous ces éléments sont dans son actualité, sa représentation de Mary Shelley dans le cadre de la commémoration «Frankenstein» et sa cellule «Tu ne comprends pas» créée pour l'actuelle exposition «Ados à corps perdu» au Musée de la Croix-Rouge, témoignage de ses échanges avec des personnes atteintes de troubles alimentaires. Dès la rentrée dans nos colonnes et aussi sur www.murieldecaillet.ch
Christine Schaub

Une Choulésienne expose Mary Shelley

Troublante réalisation de Muriel Décaillet

Par sa sculpture personnifiant Mary Shelley, Muriel Décaillet dévoile son admiration pour l'écrivaine, féministe et progressiste qui, à peine majeure, ouvre avec son *Frankenstein* le monde de la science-fiction. Mais la sculptrice va bien plus loin dans sa réflexion, proche d'une gestation.

La représentation de Mary a été moulée sur Muriel, enceinte de quelques mois. En costume d'époque, mais la jupe haute fendue dévoilant ses jambes et pieds nus, telle une parturiente. Sur ses genoux, comme un énorme œuf, un «foetus» difforme dont on perçoit bras, jambes, cheveux, coutures grossières et cordon ombilical. Cependant elle le couvre de gestes attentionnés, maternels, ses mains semblant caresser les bandelettes et bas nylon qui imitent le vernix du nouveau-né. Sans aucun doute, on est en face de la «Créature», mais pourquoi tant de bienveillance à son égard.

La lecture de *Frankenstein* nous interroge aussi, comment un être qui ne reçoit ni amour ni bienveillance au début de sa vie peut-il le

ressentir et ainsi le propager. Si cette constatation semble évidente à la lumière de la psychopédagogie actuelle, il en était bien autrement il y a deux siècles. S'adressant à Frankenstein, son créateur et son bourreau, la Créature lui affirme en être le maître, il exprime alors son désespoir profond car sa quête relationnelle voire d'amour s'avère impossible par son physique abominable. Sa vengeance sera alors des plus cruelles envers son géniteur qui l'a abandonné à sa naissance et le rejette encore.

En constatant l'avancée des techniques, notamment de la procréation médicalement assistée ou du clonage, la question se pose sur les limites de la science car, si l'intention de départ est louable et altruiste, pourrait-elle dériver au point que la création prenne un ascendant incontrôlable sur le créateur? C'est dans ce cheminement tortueux, troublant et terriblement actuel que l'artiste nous entraîne, tout doucement mais fermement.

A voir au Campus Biotech les 7, 12 et 13 septembre. Infos sur www.murieldecaillet.ch et www.frankenstein.ch

Christine Schaub

Muriel Décaillet / CHTONIENNES

Beaux-Arts Magazine / Stéphanie Pioda / Janvier 2015

BeauxArts

magazine

par Stéphanie Pioda



«Muriel Décaillet
- Chtoniennes»
jusqu'au 14 février
8, passage
des Gravilliers
75003 Paris
01 42 78 04 84
www.galeriesator.com

MURIEL DÉCAILLET
(Chtoniennes),
Vénus I, 2013

PARIS
GALERIE VINCENT SATOR

Telle une Ariane guerrière ou une Amazone du XXI^e siècle, Muriel Décaillet dresse un constat amer de la condition féminine, qu'elle brode sur ses toiles. Pour cela, après avoir convoqué les esprits de la forêt pour sa première exposition à la galerie Sator en 2013, elle se tourne aujourd'hui vers les divinités chtoniennes, les forces telluriques ancestrales. La *Chimère*, les *Sphinx* ou les *Griffons* sont autant de formes mythologiques hybrides appelées à questionner la féminité, le genre, les émotions.

Féminités telluriques

Posté le mardi 10 février 2015 par Bertrand Tappolet — [Aucun commentaire ↓](#)



« *Chtonienne* ». 2013. Muriel Décaillet.

La plasticienne d'origine valaisanne Muriel Décaillet file une pensée organique sur l'identité féminine au gré de son exposition *Chtoniennes* présentée à Paris après Lausanne. Elle convoque les divinités d'un univers souterrain que la mythologie appelle « chtoniennes », en se rapportant à la déesse-mère Gaïa. Son travail de broderie laineuse sur toile, d'installation et de sculpture à base de ouate et de bas nylon couleur chair évoque tour à tour une statue paléolithique, une articulation, des galets rassemblés ou des métastases comme une seconde peau. Elle projette aussi la figure féline, hybride entre l'être et la « femelle léopard ».

Soit l'« *humanimalité* » de femmes envisagées comme tour à tour résistantes, chasseresses, gardiennes, victimes, prédatrices voire « *mortifères sorcières* ». Alors que son œuvre est traversée d'échos à l'art rupestre, au contemporain et aux arts premiers, aux tribus primitives et au mythe, l'artiste se pose volontiers intuitive, contemplative. Sur la réserve, elle se dit troublée par le cinéma de l'inquiétante étrangeté de David Lynch qui sait comme nul autre interroger les destins féminins tourmentés, distordus les forces et énergies naturelles venant de la terre dont les entrailles rimes avec une vision intime de la féminité. Son œuvre est sans doute, pour partie à l'image d'*Inland Empire* de Lynch, un parcours labyrinthique loin d'être doloriste ou inhabité. Mais un récit inquiet parfois plein d'espoir et de vitalité. Souvent l'on y apprend à composer avec la peur, à se dissoudre dans la mélancolie contemplative, loin de se refuser une solitude sanctuaire et une parcimonie dans les mots.



« Chimère ». 2013. Muriel Décaillet.

Trinité mythologique

Avec la trinité formée de « Chimère », « Sphinx » et « Griffons », le regard se confronte à des phasmes mythologiques transgenres, entre fascination et répulsion qui peuvent nous immerger dans nos « conflits émotionnels ». La série *Chtoniennes* est réalisée avec un matériau semi-brut, la laine piquée sur toiles. Elle forme un périple à travers des forces telluriques, divinités maternelles et croisement entre la lionne, la guéparde ou la léoparde, le primitif à masques d'animal mort et le corps féminin.

« L'exploration débute par les figures féminines qui m'ont intéressée dès mes débuts », confie l'artiste. Cette évidence peut se lire dès l'intitulé au féminin pluriel, *Chtoniennes*, qui suit des réalisations regroupées sous le titre *Païennes*. Le travail de Muriel Décaillet s'axe sur le déchiffrement, pour partie instinctif, de l'identité féminine. Il invite à une remontée dans les temporalités en réactivant des figures mythologiques. Sans taire un arpentage aux sources mêmes de la force créatrice se trouvant dans la terre, les racines, jusque dans le corps de la femme doté de cette puissance de procréation interrogée au fil d'une création étrange. Cette jeune maman a ainsi imaginé son bébé tétant le sein en gros plan photographique avec du sang aux commissures des lèvres. Titre de l'œuvre ? *Vorace*. Les rimes avec les visages sans cesse retournés du sang et du possible « vampirisme » du nouveau né permettent de faire marauder son imaginaire.

Chroniques païennes

Sa précédente exposition *Païennes* ouvre sur une anatomie féminine penchée en avant dans une pose « pornographique » de soumission. « *Erotique* », corrige l'artiste en entretien. Ailleurs c'est une image que l'on croirait issue du fantastique horrifique et prédateur sur fond de vrai faux documentaire ethnographique, de *Cannibal Holocaust* signé Ruggero Deodato à *The Green Inferno* d'Eli Roth. Une femme filiforme attachée à un péan, l'anatomie épuisée, y plonge dans une sorte d'espace mental à la logique autonome : apparitions, figement, fulgurance, plus d'autre question alors que de savoir où, quand, comment le mal va prendre forme ou se manifester.

Ses *Paiennes* ramènent de loin en loin des corps tourmentés, sous bondage ou suppliciés du photographe nippon Akira. Mais aussi des frères anglais Chapman et leurs hybridations tératologiques de corps adolescents. On maraude aussi sur les terres convulsives de la star US du « *gonzo arty* » sauce ketchup, chocolat ou mayonnaise, Paul Mac Carthy. L'atmosphère générale de désolation et d'expectative silencieuse n'est pas sans évoquer le fantastique gore psychanalytique et ethnographique en grottes matricielles et catacombes naturelles signé Nel Marshall pour son film, *The Descent*. Des femmes s'adonnent à de la spéléologie-thérapie de groupe au cœur de rapports minés par les tensions et le secret (un deuil autour duquel gravitent les rivalités). Une situation anxiogène indécidable fait monter la tension, laissant libre court à un état de survie, qui permet à chacune de relâcher énergies et pulsions primales.



« *Venus L* ». 2013. Muriel Décaillet.

Rouge filé

Dans l'œuvre de Muriel Décaillet, un horizon – la ligne rouge –, est décliné en variantes et rythmes contrastés. Cette oscillation réfère au premier sang, au cycle menstruel et aux personnages hybrides. « Les protagonistes sont à mi-corps entre l'humain et l'animal, quasi transgenre. Le trouble s'étend à la présence des masques qui peut se confondre avec la Mort. L'exposition témoigne d'un intérêt particulier pour la préhistoire et les débuts du paléolithique qui me passionne par l'anthropologie. »

Significativement, un tableau de l'ensemble *Chtoniennes* ne recèle pas de couleur rouge. Il s'agit précisément d'une réalisation inspirée de l'image de la Grotte Chauvet située en Ardèche représentant des lionnes semblant courir, témoignage de l'art rupestre paléolithique avec 420 représentations d'animaux. Il s'agit ainsi d'une pure reproduction sans incise personnelle pouvant se traduire par l'introduction du rouge. »

Traiter ce visuel de félines à travers le matériau de prédilection élu par l'artiste, le fil de laine, fut une manière de recréer une œuvre de la préhistoire en 3d une œuvre en grotte avec le fil, son épaisseur qui insuffle une dynamique au mouvement de la tribu de lionnes. D'où le choix de différentes

épaisseur de laine pour la création du tableau. La composition présente une forme de palimpseste, de surimpression transitant de la forme à l'informe en passant par des différentes densités de matière. La dynamique participe du mouvement de la chasse. L'agencement s'est fait, de manière classique, en distinguant différents plans rythmiques, « *une sorte de découpage du visuel* ». Le titre du tableau ? *Evolution*. Il rend bien la dimension cinématique de la représentation.

Du côté du théâtre

Muriel Décaillet collabore également avec la création théâtrale comme scénographe et costumière. En témoigne *Scum Manifesto*, où elle imagine synapses, membranes quasi vivantes, rhizomes et terminaisons nerveuses. Sans taire un couple de marionnettes en bas nylon, pantins disloqués ou poupées sans visages pour plaisirs solitaires au détour de *Scum Manifesto*. Une pièce d'après le manifeste le plus extrême de l'histoire des genres. Il est signé Valérie Solanas et mis en scène sous forme de fragments par Miguel Fernandez. L'Américaine est passée par les abus sexuels en famille, la prostitution et les manipulations masculines. Elle se rend tristement célèbre par sa tentative d'assassinant d'Andy Warhol avec des balles recouvertes de papier argenté, le pape du *pop art* étant aussi d'ascendance vampire à ses yeux.

En décembre dernier, sur le coup de midi, Muriel Décaillet accompagnait au Théâtre du Grütli, la comédienne Martine Corbat reprenant l'un des bilans de vies féminines d'*Inventaires*. En 1987, le dramaturge Philippe Minyana, dans le sillage de Michel Vinaver ou Jean-Paul Wenzel puisait son inspiration dans le quotidien le plus trivial, les objets. Ici un vêtement incarné dû à Muriel Décaillet fait de sphères en bas nylon, excroissances évoquant le cancer de la fantasque Angèle qui se tord dans un art corporel filant de cassures en fêlures.



« *Evolution* ». 2013. Muriel Décaillet.

Le vêtement comme scénographie de l'intime

Heureuse de se raconter, gourmande de ses anecdotes et souvenirs radiophoniques ou de premier coït en champ de blé, voici Angèle. Martine Corbat qui l'incarne sur un mode d'un pantin passant d'une stase graphique à une pause lyrique écrit : « *Angèle relate sous forme d' « inventaires » ses moments de vie bien remplie, ses rencontres fracassantes avec à la fois humour et grincements de cœur. Serait-ce comme une sorte de jeu mis en scène dans lequel il faudrait raconter sa vie? Oui. Un jeu dans lequel il faut tout dire, tout avouer dans les moindres détails... Avec Angèle, il est autant question d'un inventaire sentimental que de l'inventaire des robes qui ont jalonné sa vie.* »

Philippe Minyana à travers une forme de logorrhée active, d'oralité, tente de traduire quelque chose du parler d'aujourd'hui, une poésie du banal, peut-être comme l'alexandrin à son époque. « *On a inventé une sorte de reality-show avant la lettre. Le principe de ce spectacle est devenu un jeu télévisé ou radiophonique, un marathon de la parole où l'on devait dire le plus de chose possible en moins de temps possible.* » Il précise que chacune des trois femmes « *devait raconter sa vie à partir*

d'un objet, l'objet étant le repère, l'endroit clé de l'histoire. Il y avait la cuvette, la robe, et el lampadaire qui étaient un peu des accompagnateurs de drames et de péripéties diverses. »

Sous les traits de Martine Corbat, le personnage d'Angèle rit et pleure autant de ses échecs que de ses souffrances et bonheurs fugaces. Dans ce rapport à l'objet-robe, Philippe Minyana songeait au plasticien français aujourd'hui le plus célèbre, Christian Boltanski, qui mettait objets, vies des gens et battements de cœur en boîtes. Si la comédienne entichée d'émissions où l'intime accède à la surexposition médiatique, à l'extimité et à l'agora publique (la série documentaire *Strip Tease* au petit écran, *La Ligne de cœur* en radio) a choisi la plasticienne Muriel Décaillet, on n'est pas forcément perdant au change.

Mots et robe sculpture

Comment rendre la parole par l'écrit. Comment traduire l'intime par le vêtement, pour partie, en train de se faire ? Sur un praticable-estrade, l'artiste pareille à une tisserande du Val d'Hérens ou une Parques mythologique, divinités maîtresses du sort des hommes, dévidant les destins, file les boules qui composeront une anatomie possiblement enfantine ou adolescente, son récit à elle ne mettant pas en forme autre chose qu'un écho à la scène dansante des souvenirs délivrés par Martine Corbat qui vient s'appuyer sur votre épaule de velours pour relancer son corps balise rythmique plié en son milieu.

« Cette œuvre plastique fait écho aux mots et au jeu d'Angèle. Elle représente à la fois son intériorité et son espace extérieur composé de souvenirs et d'objets, de matières-nylon, entassés et travaillés par le temps. précise la comédienne. La présence de Muriel Décaillet est fondamentale, car le spectateur aura l'impression que le personnage d'Angèle sort tout droit de la tête de l'artiste en plein travail. » Elle ajoute : *« Robe-tiroir, robe-refuge, robe-souvenirs, robe-liberté. Angèle apparaîtra au cœur des spectateurs comme une poupée sortie de sa boîte, comme une femme-fleur, une femme étrangement drôle tirée d'une histoire connue et proche de chacun d'entre nous. »*

Martine Corbat cite aussi, comme sources d'inspiration, des démarches artistiques qui peuvent par certaines dimensions dialoguer avec l'œuvre de Muriel Décaillet. Ainsi l'artiste hollandaise Rosa Verloop, dont les sculptures détournées de collants en bas nylon suscitent des incarnations organiques plus explicites et tératologiques que celles réalisées par la Valaisanne. Du fœtus au cadavre, les êtres sont comme ligaturés et boursoufflés dans une volonté de recouvrir *« les cycles entre la naissance et la vie »*, selon la plasticienne des Pays-Bas. Autre référence, l'œuvre métaphorique de la Britannique Susie MacMurray réalisée à la main. La réalisation naît d'objets du banal : cheveux humains, coquillages, plumes et fils électriques pour lumignons. Ils sont assemblés, tressés et tissés pour des sculptures et installations centrées sur la fragile et l'éphémère. Le goût de la plasticienne pour les mythes, notamment celui d'Icare, part de l'organique et suscite des robes sculptures et des installations spatiales. Ces dernières sont parfois des *memento mori* (*« souviens-toi que tu vas mourir »*) mêlant traces utérines et réminiscences de la mort dans un jeu de contrepoints aussi sonores tissant des liens polysémiques entre la pièce exposée et son environnement architectural.

Bertrand Tappolet

Chtoniennes. Galerie Sator, Paris. Jusqu'au 14 février 2015. www.galeriasator.com. Site de l'artiste : www.murieldecaillet.ch



Juste avant le parc de la Perle du Lac, les drapeaux des Genevois Muriel Décaillet et Omar Ba (à dr. sur l'image). GEORGES CABRERA

Les bannières rallient amateurs et artistes

Art contemporain

Autour de la rade, 48 drapeaux flottent au vent pour la dernière phase des festivités du bicentenaire

Elles flottent au vent avec élégance. Quarante-huit nouvelles bannières, réalisées par des artistes suisses, dont de nombreux Genevois, se sont emparées de la rade, du Port-Noir jusqu'au quai Wilson. Cette présentation marque la troisième et dernière phase de l'exposition *Aujourd'hui était hier était aujourd'hui...* qui a démarré en mai 2014 dans le cadre des festivités autour du bicentenaire de l'entrée de Genève dans la Confédération. Les participants, âgés de 8 à 84 ans, ont eu comme seule consigne de répondre à différents thèmes, liés aux moments forts de l'histoire de Genève et à son identité. Ils ont été proposés par Patricia Terrapon Leguizamon, qui a géré le projet par le biais de l'association CIANI.

Particularité de l'événement: il mêle des amateurs à des artistes aussi reconnus que Gianni Motti (quai Gustave-Ador). On retrouve aussi sur les plaquettes sous chaque oriflamme des noms bien con-

nus dans la région, comme Thierry Feuz, Omar Ba, Muriel Décaillet, Stéphane Ducret ou Alexia Turlin, pour n'en citer que quelques-uns. Parmi eux, huit élèves de l'école des Franchises ont vu leur réalisation, sur le thème des coutumes que sont l'Escalade, le Feuillu et les Promotions, hissée dans le ciel.

«L'enjeu pour moi était de présenter un projet d'art contemporain qui soit aussi populaire que démocratique. J'avais envie de donner à tout le monde la possibilité de s'exprimer sur un sujet qui concerne la population», explique Patricia Terrapon Leguizamon. Autre but: détourner le support patriotique et traditionnel qu'est le drapeau. «Le patriotisme fait souvent peur. Un peu partout, les drapeaux sont utilisés par des partis d'extrême droite, comme le MCG à Genève. L'idée était de montrer qu'ils peuvent aussi devenir un simple support artistique.» Quant au titre, il souligne que nombre des préoccupations imprimées sur toile restent atemporelles. **Anna Vaucher**

«Aujourd'hui était hier était aujourd'hui...» Jusqu'au 15 juin, autour de la rade. www.ge200.ch

Chercheurs d'Art BFM Business interview Vincent Sator exposition de Muriel Décaillet

<https://www.youtube.com/watch?v=ToJntGiO4Lk>

BFM BUSINESS PARIS 14:46 DIRECT

PARIS EST À VOUS | **VINCENT SATOR, GALERISTE INSTALLÉ DANS LE MARAIS, N'HÉSITE PAS À DÉFENDRE DES ARTISTES POINTUS**

TOFI	78,15 €	+0,40 %	SCHNEIDER	62,47 €	+0,45 %	SOCIETE GENERALE	33,71 €
Suivez BFM Business à la radio, toutes les fréquences sur www.bfmbusiness.com							
4 330,64							

0:41 / 3:26

Rencontre avec Muriel Décaillet

La douce qui tisse des griffons

Anna Vaucher

Les jambes écartées, des sabots au bout des pieds, elle vous fixe le regard dur, droit dans les yeux, la gueule surmontée de bois de cerf. Brodée en fil de laine sur une toile de 1,6 mètre de long, la chtonienne - divinité grecque associée à la fertilité - accueille le visiteur de la Galerie D'(A) à Lausanne. L'espace, qui présente la deuxième exposition personnelle de la Genevoise Muriel Décaillet, s'est empli de monstres mi-femmes mi-animaux, de sphinx et de griffons menaçants en dentelles et grosses mailles. Une poupée de bas, l'Hérétique, est accrochée à un morceau de bois. Au sol, un crâne de cerf et quelques pives.

Changement de décor à Choulex où vit l'artiste de 37 ans: la chasserresse est une grande blonde aux petites lunettes noires, souriante dans son chemisier rose pâle et ses jeans moulants. Elle nous ouvre la porte de sa maison recouverte de lierre, celle où a grandi son compagnon, le metteur en scène Dominique Ziegler. De la lumière inonde le salon où s'accumulent les jouets de son fils, 2 ans et demi, à côté d'une batterie - celle de son beau-fils de onze ans. Une grande paroi vitrée donne sur l'herbe haute et les arbres fruitiers du jardin - «vous prendrez des pommes en partant». Quand on rencontre Muriel Décaillet, en regard de son art, on s'étonne de sa personnalité... «... douce? Oui, on me le dit souvent. J'aimerais parfois être plus agressive, mais ma violence à moi sort dans mon travail.»

Hors de la clique

Si ses histoires se racontent en textile, c'est que Muriel Décaillet est diplômée en design de mode de la Haute Ecole d'art et de design. «Il y a quatorze ans, on disait encore stylisme. Les choses ont changé. Mon diplôme était estampillé beaux-arts, cela ne se faisait pas tellement.» Elle sourit: «Le directeur d'alors avait dit qu'il n'en fallait pas un comme ça tous les ans.»

La jeune styliste ressort tout de même avec une distinction. «Cela m'a encouragée: la mode n'était pas ma voie, mais j'avais besoin de m'exprimer à travers le textile. J'ai appris à l'utiliser autrement qu'à des fins utilitaires.» Parfois, elle se dit que son choix d'études lui a rendu plus difficile l'accès au milieu «un peu fermé» de l'art contemporain. «Mais depuis le départ, je suis assez solitaire dans ma démarche. Je ne fais pas partie de la clique. C'est peut-être une question d'atti-



«Ma violence à moi sort dans mon travail.» Dans ses toiles tissées exposées à la Galerie D'(A) à Lausanne. GEORGES CABRERA

Muriel Décaillet Bio express

1976 Née à Genève en avril.

1999 Diplômée en stylisme à la Haute Ecole d'arts appliqués à Genève (devenue la Haute Ecole d'art et de design).

2000 Présente sa première installation pour l'ouverture du Mudac à Lausanne.

2001 Bourse des fondations Berthoud et Lissignol-Chevallier et exposition au Centre d'art contemporain à Genève.

2003 Postgrade en études critiques et curatoriales. Elle signe également plusieurs scénographies théâtrales.

2011 Devient maman d'un petit garçon.

2013 2e exposition à la Galerie D'(A).

tude. Je ne me pointe pas au bon endroit, au bon moment.»

Un nouveau-né vorace

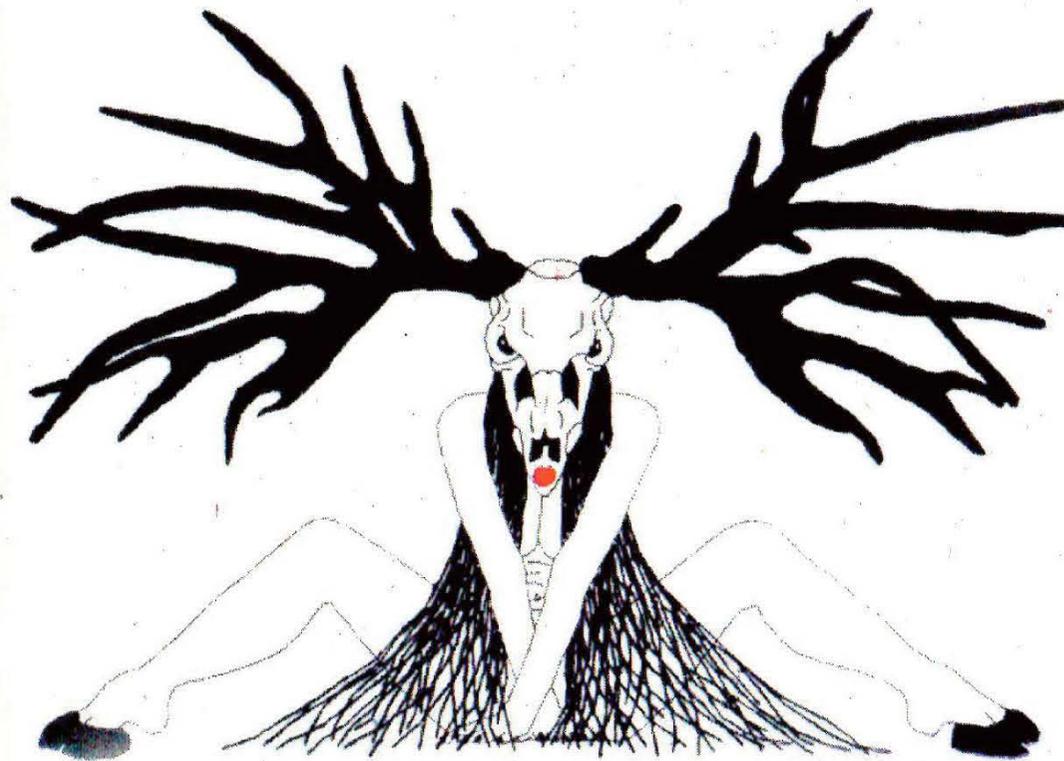
Son expo, elle l'a préparée seule, durant cinq mois, dans le grenier où elle n'a pas encore installé d'atelier après avoir quitté celui des Pâquis. Seuls signes d'activité artistique: deux machines à coudre et un trophée de biche affublé de colliers de perles. «Un jour peut-être, je retournerai puiser l'énergie dans la ville, mais pour l'instant, je suis bien en campagne. J'ai grandi à Genève mais ma famille vient du Valais. Nous y retournions tous les week-ends. C'était une sorte de déracinement, à chaque fois. Ce n'est pas simple quand on est ado, mais c'est sûrement ce qui a forgé mon profil solitaire.» Quant à ses toiles récentes, le lien entre sa maternité et la fertilité est évident. «J'ai essayé de raconter cet instinct animal, cette puis-

sance, qui vient des entrailles de la terre. Avoir un enfant, c'est à la fois très banal et totalement bouleversant.»

D'ailleurs, après la naissance de son fils, Muriel Décaillet a eu peur. «Peur de ne plus sentir le besoin de créer.» La jeune maman laisse ses pelotes de laine durant un an. «Le jour où je les ai reprises, je me suis demandé ce que j'allais bien pouvoir raconter. Pour matérialiser cette étape, pour me détacher aussi, j'ai tissé les premières secondes de sa vie.» Le résultat s'intitule «Vorace». Sur les murs de la Galerie D'(A), on découvre un nouveau-né, le front plissé, s'accrocher en gros plan au sein de sa mère. Juste des fils noirs pour en dessiner les contours. Et quelques points rouges pour la bouche carnassière.

Chtonienne Galerie D'(A), jusqu'au 11 oct. av. du Léman 20, Lausanne, 021 311 35 01

“Dans les galeries avec Laurent Delaloye”
 24 HEURES - SORTIR CE WEEK-END
 Jeudi 12.09 | 2013



Chtonienne (100 x 160 cm), laine et broderie sur toile, 2013 DR

Muriel Décaillet

Galerie D'(A) - La plasticienne genevoise (1976) se plaît en ces lieux. Tant mieux parce que nous sommes heureux de la retrouver trois ans après son passage avec «Anima», où elle avait maille à partir avec la complexité de l'univers féminin. Des mailles, il en est toujours question avec «Chtonienne», son nouvel opus, où elle explore des mondes souterrains et toujours féminins d'où émanent de séduisants monstres. En effet, l'artiste traite son sujet de façon très particulière. Même s'ils en ont de loin l'apparence, ses tableaux ne sont ni dessinés ni peints, mais... brodés. Se donner le temps de créer, voilà qui est poétique. Comme l'est d'ailleurs sa déclinaison de l'espace qui se lit comme un grand livre de légendes. **Lausanne, avenue du Léman 20, lu, ma, ve 10 h-12 h 30 et 14 h-17 h, je 12 h-19 h et sa 14 h-17 h ► ve 11 oct.**

24 heures | Jeudi 12 septembre 2013 33

Sortir ce week-end

Dans les galeries avec Laurent Delaloye

Carmen Perrin
Musée d'art - L'espace est plus proche de la maison intime que du palais royal et pourtant la Genevoise Carmen Perrin (1953) se comporte en reine en anoblissant les objets populaires. Pour d'encore et encore, sa demeure d'accueil est transformée au rythme d'une inventivité rafraîchissante et mise en mouvement à l'aide d'installations insolites qui sont en rapport avec: Terrence du cinéma, de ville. Le résultat perforé, sculpté, dessiné ou gratté nous fait sombrer dans une filée douce. On restera volontiers dans sa chambre tapissée d'élastiques, à admirer des œufs doublés et apprécier ses toiles en ressorts sous tension. Et bien plus... encore.
Pully, chemin Davel 2, me-di 14 h-18 h ► di 24 nov.

Dominique de Rivaz
In Situ Galerie - En neuf photos noir/blanc de Dmitri Lestchuk, assorties de planches d'épave du livre Les hommes de sable de Chatea, la Suisse de Berlin nous pose au milieu d'un hameau du Grand Nord russe, jadis très important port de pêche et désormais envahis et figés par le cable.
Morges, rue des Fossés 21, sur rdv 076 569 79 09 ► ve 20 sept.

Martial Leiter
Galerie du Château - Au milieu d'improbables montagnes, des oiseaux... noirs - parce que l'on ne se refait pas, plâtrant l'artiste lausannois (1952) - prennent de la hauteur belles des calligraphies en plein ciel. «Je voulais saisir le vol proche du geste calligraphique. Mes oiseaux sont mon chinois à moi», précise l'artiste de l'instantané.
Avenches, rue du Château, me-di 14 h-18 h ► di 22 sept.

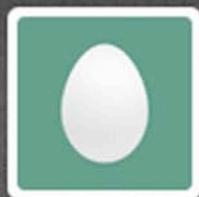
Vincent Kohler
La Placette - Il y a à voir à manger et, si c'était possible, à caresser devant la vitrine occupée par le Lausannois (1977) et venue ce jeudi soir à 18 h 30. Il nous a concocté un menu trompe-l'œil dont il est passé grand maître. Cet espace va retrouver sa fonction première en présentant trois régulières jantes de femmes... en béton! Et, c'est nouveau, l'arrière-boutique sert désormais de prolongation à l'expo. Steaks à cuisson variable, tranche d'animal fondante et la 24e Action Lausanne. Contemplant à 200 fr., vous attendez sous une enroulée pour une fois, rangée à l'intérieur.
Lausanne, Pré-du-Marché 19, rdv 079 225 44 14 ► lu 30 sept.



Chtonienne (100 x 160 cm), laine et broderie sur toile, 2013 DR

Muriel Décaillet
Galerie D'(A) - La plasticienne genevoise (1976) se plaît en ces lieux. Tant mieux parce que nous sommes heureux de la retrouver trois ans après son passage avec «Anima», où elle avait maille à partir avec la complexité de l'univers féminin. Des mailles, il en est toujours question avec «Chtonienne», son nouvel opus, où elle explore des mondes souterrains et toujours féminins d'où émanent de séduisants monstres. En effet, l'artiste traite son sujet de façon très particulière. Même s'ils en ont de loin l'apparence, ses tableaux ne sont ni dessinés ni peints, mais... brodés. Se donner le temps de créer, voilà qui est poétique. Comme l'est d'ailleurs sa déclinaison de l'espace qui se lit comme un grand livre de légendes. **Lausanne, avenue du Léman 20, lu, ma, ve 10 h-12 h 30 et 14 h-17 h, je 12 h-19 h et sa 14 h-17 h ► ve 11 oct.**

<https://twitter.com/Pioda>



Stéphanie Pioda

@Pioda

Journaliste spécialisée en presse artistique / co-fondatrice du IAD
(International Art Diary) / Editrice



Stéphanie Pioda

@Pioda



Suivre

Muriel Décaillet à la galerie Vincent Sator
c'est du délire! Ses "païennes" ont envahi
l'espace. Lorsque "bondage" rime avec
"esthétique"!

← Répondre ↻ Retweeter ★ Favori ⋮ Plus

1

RETWEET



23:35 - 7 févr. 2013

« New Art Fair Paris du 11 au 13 janvier 2013 | Accueil | Street Art et electro chez Arcurial »

17/01/2013

Muriel Décaillet: "Païennes" du 17 janvier au 3 mars 2013 à la galerie Vincent Sator

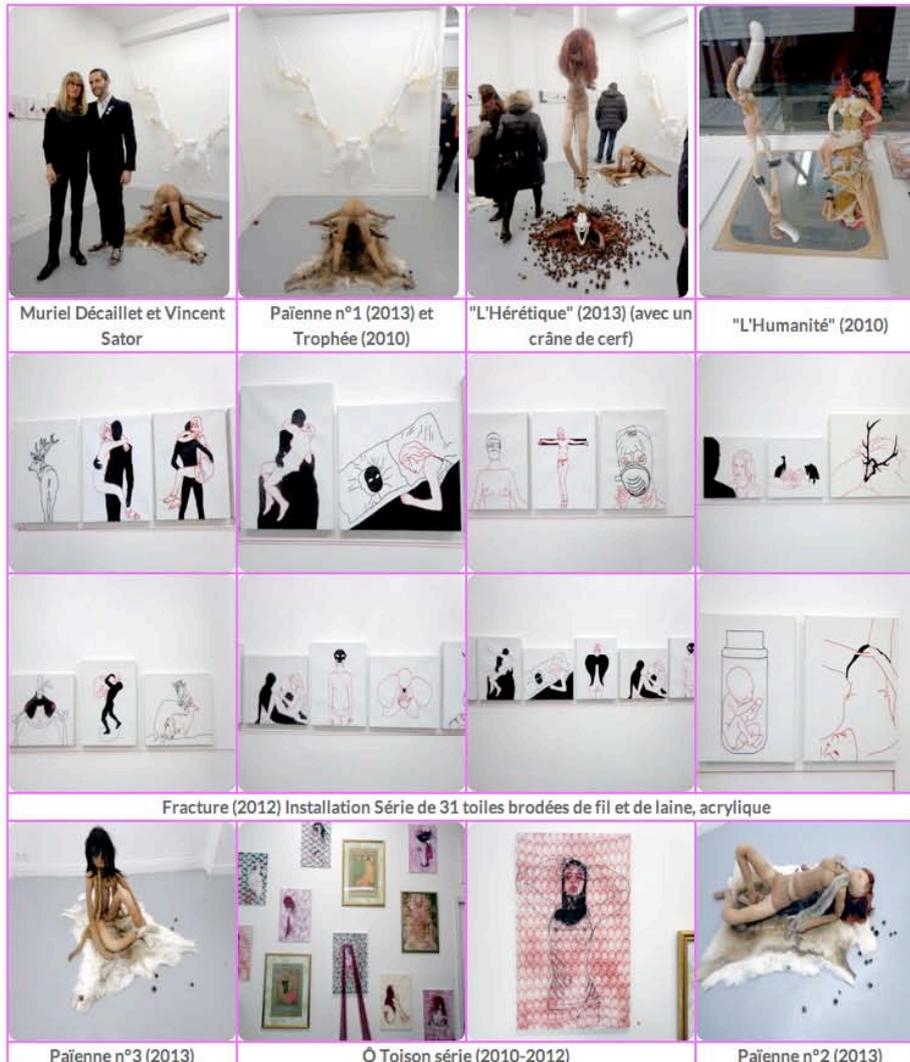
C'est une exposition surprenante que nous propose Vincent Sator. Muriel, suisse du Valais, s'interroge sur la complexité de la femme. C'est un univers très sexué où pourtant l'homme n'apparaît presque pas. Il est plus souvent symbolisé par le cerf, animal que Muriel retrouve dans les forêts valaisiennes. De manière frénétique l'artiste a réalisé 31 tableaux qui pris indépendamment les uns des autres n'ont pas forcément de lien mais, une fois réunis, forment une histoire très cohérente. Bien entendu libre à chacun aussi les interpréter comme il l'entend. Certaines référence sont claires comme "l'Origine du Monde" de Courbet, "le Baiser" de Rodin. D'autres tableaux sont tirés de films à succès "Eyes wide shut" de Kubrick ou "Match Point" de Woody Allen. Enfin beaucoup d'images sont reprises de magazine de mode et Muriel redonne à ses mannequins sur papier glacé un autre relief, bien plus intéressant.

Quand elle ne tisse pas ses toiles, Muriel compose des personnages qui ne sont pas sans évoquer le travail de Louise Bourgeois ou d'Annette Messager, voire du photographe Araki Nobuyoshi. Ici aussi, chacun voit midi à sa porte. Par exemple cette femme à quatre pattes, est-elle soumise, ou bien est-elle prosterné. Je rappelle que le cerf symbolise l'homme. Le trophée blanc sur le mur a beau être une pièce distincte, elle vient en résonance de cette femme à quatre pattes.

Je pense que c'est un travail de grande qualité, très fort, très énergique, qu'il faut acquérir d'autant que les prix sont très raisonnables (entre 750 et 2 500 euros). Bien sûr il faut pouvoir assumer et être prêt à la défendre car vous aurez sans doute des critiques dans votre entourage proche, et pas simplement celle de votre grande tante qui collectionne des natures mortes de pot de fleurs.

Le site de Muriel : [ici](#) et celui de Vincent: [là](#)

Muriel Décaillet: "Païennes"



Rédigé à 15:35 dans Art Galleries, Drawing, Sculpture | Lien permanent

Reblog (0) Favoris Tweet +1 0 Pin it Like Envoyer sur Digg Envoyer sur del.icio.us

Rechercher

Rechercher

face2face Amsterdam



face2face Angkor



face2face Bangkok



face2face Madrid



face2face Paris



face2face Reims



face2face Roma



face2face Tokyo



face2face Venise



TRIVIAL D'AIGUILLE

(texte la rédaction, d'après Muriel Décaillet) (photos Maxime Houdebent)

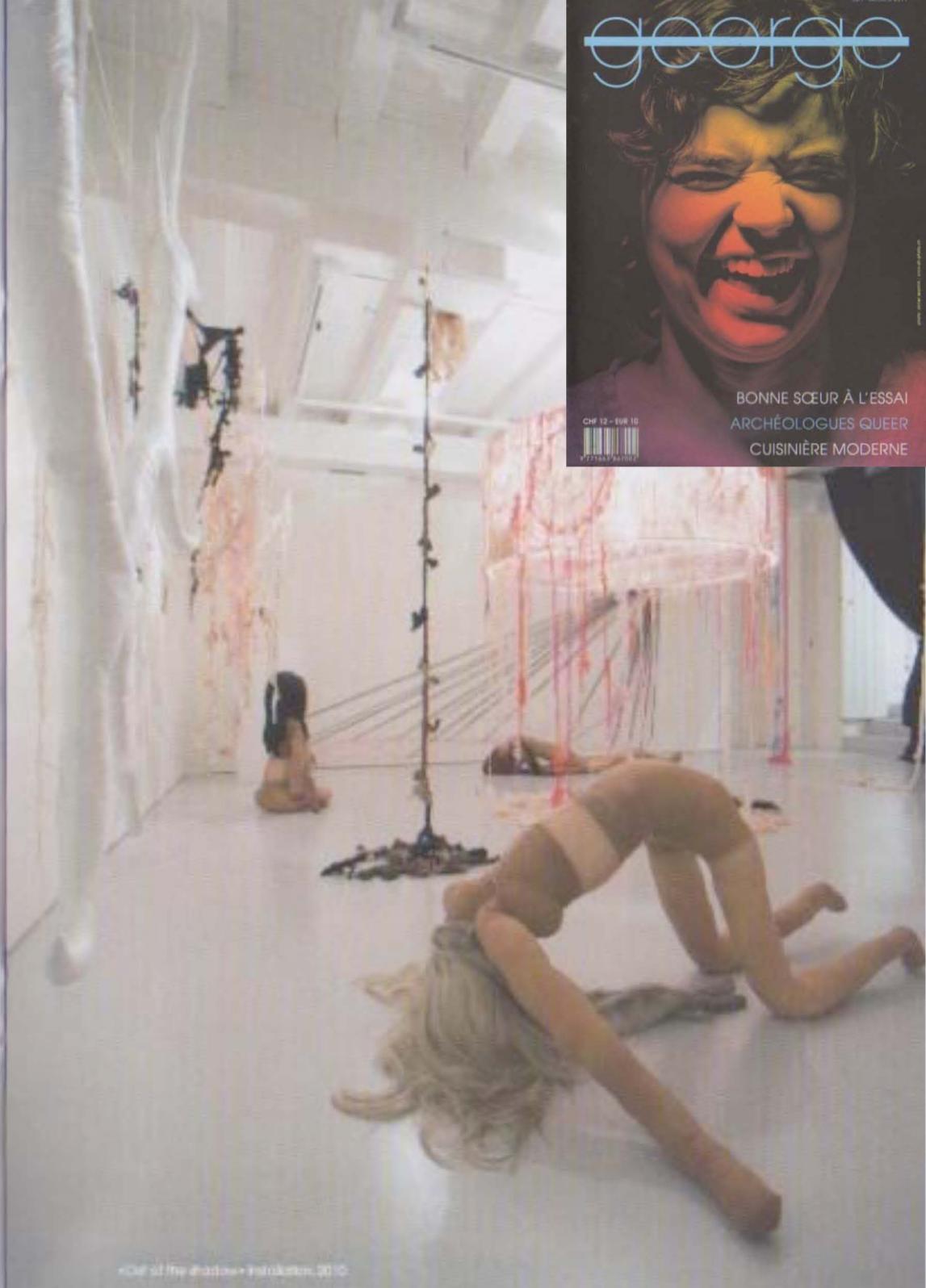
Née à Genève en 1976, Muriel Décaillet est une artiste diplômée de la HEAD*, section design de mode.

Elle en recycle les divers éléments - fils, textiles, photographies, vidéos, sons - pour tisser des histoires, broder des conflits émotionnels, esquisser des représentations intimes touchant à l'univers de la féminité.

Ses œuvres ambivalentes, attirantes et répulsives à la fois, sont teintées d'humour et de violence. Comme le fil, elles sont à la fois fragiles et solides...

Le fil, c'est d'ailleurs l'élément conducteur de la plasticienne: un fil rouge qu'elle déroule au travers d'une œuvre qui délimite un vaste champ d'investigation touchant aux symboles, aux tabous, à la perception et à la vitalité de la sexualité féminine et, plus loin, à l'identité féminine en général.

* Haute Ecole d'Art et de Design



BONNE SCEUR À L'ESSAI
ARCHÉOLOGUES QUEER
CUISINIÈRE MODERNE

CHF 12 - EUR 10
771444 880001

Questionnaire by Muriel Décaillet

Geneva, August 2010

What object do you show us? And where in Geneva did you take that photo?

In the foreground, a self-portrait and a red woolen thread placed on the window sill of my window at the 5th floor.

In the background, a view on the rooftops of the Paquis district. At night, this multicultural and popular neighbourhood turns into a platform of prostitution. It is a lively district, full of contrasts and a source of inspiration.

This photo inserts in a wider project, a work in progress called 'fil rouge' where I set my thread in a new context every day.



What is design to you?

Questioning the object is to dissect the world.

Define your work in three words...

Femininity. Red. Contradiction.

What does a normal day in your life look like?

Coffee
studio
coffee
studio
coffee
studio
red wine

Who are your heroes?

What inspires you?

Louise Bourgeois, Angela Davis, Cat Power, Sitting Bull. Ambivalence.

What would you do if you weren't an artist?

I would be an emigrant.

Do you think Geneva is a good place to be as a creative?

Ask Dürenmatt's Old Lady!

Where do you see yourself in five years?

In Kaboul.

Une artiste genevoise dont l'art ne tient qu'à un fil

Beaux-Arts

Muriel Décaillet déroule son fil rouge entre le finissage de son exposition à Lausanne et un projet de scénographie à Meyrin

Sur le sol de son atelier des Pâquis, entre les fils de laine, repose l'une des poupées en tissu qui donnent vie à ses installations. Au mur, deux vieilles robes de dentelle sont suspendues. Entre le finissage de son exposition personnelle à la galerie d'(A) samedi à Lausanne et la scénographie de *Knitting Dolls*, qui aura lieu à Meyrin en janvier, la plasticienne Muriel Décaillet dessine ses œuvres avec du fil.

Modeste, la trentenaire, diplômée en mode de la Haute Ecole d'art et de design de Genève il y a onze ans, nous souffle que c'est parce qu'elle ne sait pas peindre. On suppose plutôt que le textile, souvent utilisé par des artistes



«O Toison!», série VII (2010) Laine et clous sur bois. MURIEL DECAILLET

femmes - elle cite Louise Bourgeois et Ghada Amer - lui offre une solution plastique qu'elle a parfaitement su faire sienne, en harmonie avec son univers intime.

En 2008, *Fractures*, 31 petites toiles brodées en rouge et noir, constitue une allégorie de la relation de couple. Une œuvre, comme souvent, pleine de para-

doxes, à la fois attirante, à travers la finesse des traits, et répulsive lorsqu'une femme accouche d'un cerf, sur le modèle de *L'origine du monde* de Courbet.

Sous l'alignement des toiles, on retrouve la pelote de laine, récurrente dans son travail, qui finit sa course à terre, suggérant que l'histoire n'est pas finie. «Je ne sais pas si c'est moi qui déroule le fil ou si c'est lui qui me guide. Peut-être qu'il est là parce que j'ai besoin de m'accrocher. Et j'adore accumuler. Vous voyez, là, l'amas de fils: je l'ai utilisé pour une installation cet été à la Ferme de la Chapelle. Il a une valeur affective à mes yeux. Je vais sûrement le mettre sous vide.»

La matière représente à la fois fragilité et solidité. «On m'a dit que mes toiles étaient plus douces que mes installations. Je n'en suis pas sûre. Dans *Elle et Lui*, la laine, qui représente les bois de deux cerfs qui s'affrontent, transperce physiquement la toile. Et dans la série *O Toison!*, elle vient s'enrouler

autour de clous piqués dans le bois.» L'enchevêtrement miniature et arachnéen des fils rend nerveuses et tendues ces représentations de femmes en fibres, à moitié nues, souvent dissimulées par leur chevelure. Et l'humour se mêle à la brutalité, lorsqu'un mannequin en tissu se prosterne devant une Madone aux cheveux qui dépassent de leur cadre. «Tout le monde ne le reçoit pas ainsi, il y a souvent une forme de gêne chez le spectateur. C'est la preuve qu'il reste encore de nombreux tabous.»

Le fil, elle l'apprécie aussi pour le rythme de création qu'il engendre. «J'aime ce processus lent et évolutif. La broderie implique la métamorphose de l'œuvre au quotidien. On ne peut pas savoir dès le départ quel sera le résultat.» Et puis il permet, du moins symboliquement, une forme de traçabilité: «J'aimerais pouvoir tendre un fil entre les toiles vendues, pour les retenir un petit peu. Mais parfois, il faut aussi savoir le couper.»

Anna Vaucher

Gratuit!

EXPOSITION

■ jusqu'au 4 juillet **Féminités**
Ferme de la Chapelle, à Lancy



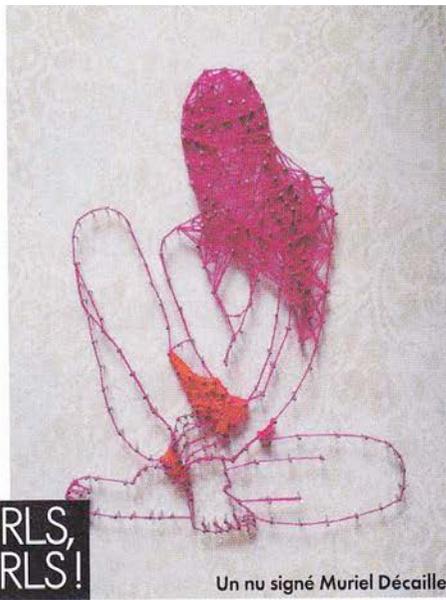
Dialogues du vagin

Quatre femmes, quatre parcours. Hiromi Miyamoto, Claudine Hildbrand-Leyvraz, Charlotte Nordin et Muriel

Décaillet expriment, chacune à sa façon, la féminité. Lorsque l'on parcourt l'installation *Out of Shadow* de Muriel Décaillet, on entre littéralement dans l'intimité du corps de la femme. L'artiste, qui possède une formation de styliste, réussit à créer cette atmosphère sensuelle, en intégrant, notamment, du fil qu'elle tisse selon une technique de brochage spontanée. Le fil est, en effet, une matière que l'on retrouve dans la plupart des travaux de la jeune femme de 34 ans comme dans son installation *Eve et les trois Parques* ou la série de dix tableaux, également présentés à la Ferme de la Chapelle. S.D. www.fermedelachapelle.ch



Un dessin d'Océane Moussé.



Un nu signé Muriel Décaillet.

EXPO GIRLS, GIRLS, GIRLS!

Fidèle à sa réputation, la galerie GHP programme une expo sulfureuse et décalée, 100 % féminine. On y va pour :

Quatre artistes. Sophie Bacquié, Yasmina, Océane Moussé et la Suisse Muriel Décaillet, confrontent leurs points de vue et leur savoir-faire autour de cette grande question de la féminité. Loin des stéréotypes, ces signatures contemporaines associent à leurs œuvres une réflexion riche et provocante.

Découvrir une autre vision de la femme. Que ce soit en peinture, à travers des dessins ou des installations, les artistes s'amuse à déconstruire les images lissées du sexe faible, et nous plongent dans les arcanes d'une féminité complexe. Ici s'entrecroisent les tabous, désirs et soucis d'émancipation d'un genre trop souvent incompris.

■ Jusqu'au 20 mars. Exposition collective « Hello Lilith ». Galerie GHP, 11, descente de la Halle-aux-Poissons, Toulouse. Tél. : 05 61 52 67 08. www.espaceghp.com

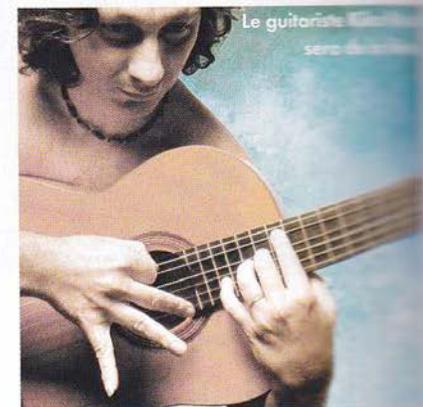
JEAN-LUC FEIXA

Seul en scène, **Aurélien Daudet**, arrière-petit-fils du célèbre écrivain provençal, nous fait redécouvrir six des « Lettres de mon moulin ». Les 19 et 20 mars, à Seilh. www.orangerie-de-rochemontes.com

S.D.B.

CONCERT PLASTISCINES PARFAITES

Contraintes à l'exil outre-Atlantique par des critiques français qui ne voyaient



Le guitariste Aurélien Daudet sera de retour.

FESTIVAL LA FOLIE



Hello Lilith

Croquer le fruit

texte -> Carole Lafontan - illustration -> © Pisseuse, Sophie Bacquié

Après l'époustouflante exposition collective « Stringbreak » en 2009, GHP conjugue à nouveau exclusivement, l'art au féminin. Avec « Hello Lilith », quatre jeunes artistes tentent de pénétrer une mythologie intime et féconde.

Oui, le titre de l'expo fait bien référence à la première femme de l'Humanité. Petit rappel des faits : Avant Eve, il y avait Lilith. Cette dernière fut la compagne d'Adam, mais moins docile que sa successeuse, elle n'accepta pas de le voir gagner sa prépondérance de mâle et prit la fuite. La suite, on la connaît. Dieu envoya une autre femme, Eve, qui elle, s'en alla pécher en croquant le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal... etc, etc. Lilith est donc souvent représentée comme une femme émancipée et rebelle. Bref, à histoire singulière, artistes singulières : « Hello Lilith » rassemble quatre regards sur la féminité, entre noirceur délicate et pudeur ambiguë. Et tend à « *entraîner les visiteurs dans des jardins infinis, arachnéens, en apparence paradisiaques où chaque pas les rapproche peut-être des portes de l'enfer* ». La Toulousaine Sophie Bacquié, d'abord, questionne l'intime tout autant que la représentation. Dessin, pochoir, installations... témoignent d'une forme ambivalente. Yasmina, elle, met en avant la monstruosité contenue dans chacun des éléments de notre monde, cultivant un talent sensible pour le charnel et l'organique mais aussi le ridicule et l'étrange. Océane Moussé, qui vit et travaille à Berlin, a « *le goût des paysages silencieux* ». Mais sait aussi afficher un humour déculotté (c'est le cas de le dire) avec la série des Pisseuses. Depuis un an et demi, elle livre, une fois par mois, le portrait d'une femme accroupie, en train de pisser, l'air de rien. Tout un symbole. La plasticienne Muriel Décaillet, enfin, tisse des histoires à travers des réalisations étonnantes (textile, vidéo, son...). Ou quand complexité du propos rime avec décomplexité formelle. /

➔ HELLO LILITH

Du 6.02 au 20.03, Espace GHP, 05 61 52 67 08, www.espaceghp.com

Im Sog der Sturmwinde

Endlich ist wieder einmal eine Romande zu Gast im **Espace libre** des Centre Pasquart. Muriel Decaillet aus Genf zeigt eine emotional berührende und sehr persönliche Installation.

ANNELISE ZWEZ

Muriel Decaillet (geb. 1976) schloss 2003 ihr Studium, das sie 1996 an der Haute Ecole des Arts appliqués in Genf begonnen hatte, mit einem Nachdiplom in Kunsttheorie, Kuratortätigkeit und Cybermedia ab. Doch bereits seit 1999 tritt sie als Künstlerin im Bereich «Installation» auf. Der rote Faden durch die oft erzählerischen Raum-Inszenierungen ist dabei tatsächlich ein roter Faden. Decaillet kommt von der Mode her. Von Anfang an ist ihr das Kleid indes körperliche Wesenheit und der rote Faden eine Art Nabelschnur.

Stier bei den Hörnern gepackt

Just als im Museum Pasquart Chiharu Shiota ausstellt – man erinnere sich der mit schwarzen Fäden eingesponnenen Halle Poma – bewirbt sich Decaillet um einen Auftritt im Espace libre. Die

Qualität des Dossiers überzeugt das Leitungstrio, doch sagt ihr Lekou Meyr aus aktuellem Anlass, die Distanz zu Shiota müsse gewahrt sein. Obwohl ihre Vision schon immer eine andere war, erschrickt die junge Künstlerin.

Doch sie packt den Stier bei den Hörnern, macht den en passant geäußerten Vorbehalt gleich zum Thema. Wobei zu sagen ist, dass die Künstlerin solche Herausforderungen liebt und alle ihre Installationen in philosophische Kontexte stellt. Das Thema des Geborenwerdens oder auch des Todes als Geburt kehrt dabei mehrfach wieder. So auch in der für Biel entwickelten Installation «NeverEnding».

Im Sturm des «Nichts»

«NeverEnding» spielt nicht abstrakt auf Michael Endes «Unendliche Geschichte» an, sondern nimmt direkt ein Still aus Petersens Ende-Verfilmung als Bild fürs Plakat und – mehr noch – als Ausgangspunkt für die Installation. In deren Zentrum steht eine an der Künstlerin Mass nehmende Figur, welche sich in einem heftigen Sturm verzweifelt an einer verzinkten Stange zu halten scheint, während alles rundherum, was nicht niet- und nagelfest ist, in die Raum-Ecke gewirbelt ist; Äste, Fäden, Plastik, Blätter u.a.m.

Man erinnere sich: In der Unendlichen Geschichte geht es darum, dass Bastian Phantasien rettet. Muriel Decaillet vergleicht dies mit dem «Horror vacui», der sie befiehlt, als sie angehalten wurde, etwas anderes zu machen. Und zeigt nun sich selbst im Sturm des «Neant» (des «Nichts»), in dem es gilt, sich festzuhalten, um die eigene Kreativität, die eigene Existenz als bildschaffende Künstlerin zu retten.

Das mag ein bisschen viel Theorie sein und der Begleittext zur Ausstellung, der das Konkrete weglässt und vorab von der meta-

physischen Bedeutung des Nichts spricht, akzentuiert dies noch. Französisch respektive deutsch geprägtes Denken prallen da aufeinander.

Es besteht auch die Gefahr der Illustration, doch die Künstlerin entgeht ihr, indem das Bild des jungen Menschen, der sich an eine Stange klammert, um im Sturm nicht unterzugehen, auf das Wesentliche heruntergebrochen ist. Es wird so zur Plattform für verschiedenste Interpretationen – gerade auch aktuelle angesichts wirtschaftlich bedrohlicher Zeiten. Zugleich gelingt Decaillet

aber auch eine eindrückliche Metapher für die Künstlerexistenz an sich, die sich im Frei-Raum von Phantasien immer neu und gültig definieren muss.

Weitere Spiegelbilder

Die roten und schwarzen Fäden, die der Künstlerin in ihrem bisherigen Schaffen wichtig waren, sind im Sturm weggefegt; sie hängen wie Spinnweben an der Wand oder sie haben sich in Astwerk verheddert. Man fragt sich, wohin sich die Künstlerin in Zukunft wohl bewegen wird. Wird sie das performative Moment, das die Szene auch beinhaltet, stärker gewichten oder wird das Figürliche in den Vordergrund treten?

Sicher ist, dass die Assoziation der waagrecht im Raum «fliegenden» Figur zum Performer Heinrich Lübber, der vor zehn Jahren waagrecht an einer Stange über dem alten Schuppen neben dem einstigen Pasquart schwebte, nicht Decaillets Welt sein wird. Sie wird mit Sicherheit weiterhin komplexe Spiegelbilder für persönliche und darüber hinaus weisende Befindlichkeiten schaffen, denn das ist ihre Stärke.



Eine Figur versucht verzweifelt, gegen den Sturm anzukommen. Sie ist Teil der Installation von Muriel Decaillet im Espace libre. Bild: azw

INFO: Der Eingang zum Espace libre ist hinter dem Museum, unterhalb des Filmpodiums. Die Ausstellung dauert bis 1. März. Öffnungszeiten: Mi-Fr, 14-18, Sa/So, 11-18 Uhr. Eintritt frei.

72

L'irrésistible tentation de la fidélité

Depuis dix ans, elles puisent leur inspiration à la même source. Quatre artistes racontent un lieu, une musique, une matière, une pellicule qui leur procurent une émotion sans cesse renouvelée.

Par Nic Ulmi, photos Carine Roth / Arkive.ch

Pourquoi rester fidèle? Parce qu'on a trouvé une source de plaisir intarissable et qu'on ne veut pas la lâcher. Parce qu'il n'y a que les choses qu'on connaît bien qui peuvent continuer à nous surprendre. Parce qu'on trouve dans la fidélité le moteur d'un élan perpétuellement renouvelé. Parce que «ça libère»... C'est ce que répondent les quatre femmes interviewées ici. Quatre artistes actives en Suisse romande dans les domaines de la musique, des arts plastiques, de la photo et du cinéma. Elles ont pour trait commun de revenir inlassablement à la même source, depuis une dizaine d'années, avec une passion inextinguible et une émotion constamment retrouvée.

On ne parle pas ici de fidélité amoureuse (quoique... on tirera les parallèles qu'on veut). Ce qui nous intéresse dans ces pages, c'est le fait d'être fidèle, parfois envers et contre tout, à des choses très particulières, dotées d'une identité bien marquée. Un lieu: un coin de forêt peuplé de biches dans le val d'Anniviers, où Sylvie Buysens prend depuis dix ans toutes ses photos. Un genre musical: la techno hardcore, que les observateurs inattentifs croyaient en voie de disparition et que Miss Mackie cultive depuis l'adolescence comme un jardin toujours plein de promesses renouvelées. Une matière: le fil de laine, avec lequel Muriel Décaillet tisse toutes ses œuvres, ou la pellicule de cinéma (plus ou moins en voie de disparition, elle aussi) que manipule Caroline Suard.

Atteindre l'essentiel

Pourquoi, donc, être fidèle à ces choses-là? Pour Caroline Suard, il s'agit avant tout d'un principe de plaisir, et la relation exclusive avec son matériau revient à ne pas se contenter d'un truc au rabais. Pour Muriel Décaillet, le fil de laine – rouge, le plus souvent – est un matériau tellement riche en sensations et en significations qu'il en devient absolument inexhaustible. Même s'il arrive parfois à la jeune plasticienne de se sentir un rien captive, prisonnière d'un fil qui l'attacherait par les chevilles et par les poignets. Et même si briser, rien qu'une seule fois, cette fidélité revient à flotter dans le néant, sans repères et... sans filet. Heureusement, Muriel est artiste, et tous ces soubresauts viennent nourrir sa création. Quant à Miss Mackie, tombée dans l'univers parallèle de la techno hardcore comme Alice dans le trou du lapin blanc, elle a découvert que les plus belles floraisons surgissent lorsque l'on creuse très longtemps le même sillon...

Avec Sylvie Buysens, on perce enfin l'heureux paradoxe de la fidélité. Loin d'être un rabâchage de la même chose, le fait de retourner photographier sans cesse le même paysage lui permet de goûter à son renouvellement infini. Être fidèle devient alors une manière d'élargir l'horizon plutôt que de le rétrécir, d'accéder au stade où les choses deviennent inépuisables et où la séduction qu'elles exercent s'approfondit jusqu'à atteindre l'essentiel.

Dans la durée

Le paradoxe s'applique-t-il également à la vie amoureuse? On est très tenté de répondre oui. Les adeptes du papillonnage, du *one night stand* en série, ne vivent-ils pas toujours la même chose, la répétition invariable du même paquet de sensations qu'on ressent toujours la première nuit? La palette des émotions et des plaisirs ne s'ouvre-t-elle pas à mesure que le lien se déploie dans la durée? A vérifier, si l'on choisit – un peu comme nos quatre artistes dans leur travail – de ne pas résister à l'irrésistible tentation de la fidélité.



Muriel Décaillet Artiste, le fil de laine

Toile d'araignée, cocon d'alien, vaisseau sanguin, emmaillotage d'une proie, fil rouge, cordon ombilical, ligne qui remplace le trait de pinceau... Depuis huit ans, le fil de laine est partout dans les œuvres de la plasticienne genevoise.

Comment ça a commencé? Après des études de stylisme et un diplôme aux beaux-arts, Muriel gagne une bourse et se retrouve dotée d'un atelier démesuré. «80 m² au sol, 8 m de hauteur... C'était génial, mais pas évident à habiter.» Que faire? «Je me suis fabriqué une espèce de maison avec des bouts de tissu, en rabaisant le plafond. Pour ça, j'ai sorti des pelotes et je les ai balancées dans l'espace, avec des points d'accrochage, jusqu'à former une sorte de voûte. La gestuelle du fil vient de là.»

Le fil, qu'a-t-il de si spécial? «Il y a une sensualité dans le choix de la matière. Quand je le touche, il ne doit pas être lisse, il faut que des fibres dépassent. Le plus souvent, il est rouge. Une couleur forte et féminine qui, pour moi, s'associe au corps, à l'amour, au sang, à la vie... Dans mon travail, le fil est toujours en tension grâce aux nœuds. C'est important, car c'est ainsi qu'il vibre. Il est fragile et en même temps solide, doté d'une vraie force.»

Un secret, un mystère, un écho lointain enfoui là-dessous? «Inconsciemment, peut-être... Maintenant que j'y pense, il y a quelque chose. J'étais petite, je faisais du ski et il y avait toujours ce dernier bout de la montée, lorsqu'on enlevait la barre du télésiège. Je regardais en bas, il y avait un filet avec des trous, et je me disais que si je tombais je risquais de passer à travers. Ce filet était synonyme de sécurité et en même temps de danger...»

Des infidélités? «A chaque fois que je conçois une nouvelle création, je pars ailleurs, puis je reviens au fil. Ou c'est le fil qui vient me reprendre.» Une prisonnière ligotée? «Il y a bien cette impression de captivité, mais je joue avec elle, ça m'amuse. Pour ma prochaine expo, à l'Espace Libre de Bienne, en janvier 2009, on m'a poussée à quitter le fil. Première réaction: panique, vertige, perte de repères... Ce qui m'a donné l'idée de travailler sur le néant. Avec pour source de réflexion *L'histoire sans fin*, un film qui m'habite depuis toujours.» ***

www.murieldecaillet.ch

2008

Article non publié écrit par Mme Véronique d'Auzac , curatrice indépendante

GENÈVE

***Bang Bang* – Exposition de Muriel Décaillet Artenîle - du 5 au 27 avril 2008.**

Certains artistes ont cette capacité étonnante à déplacer les évidences, de réorganiser les éléments rassurants de notre compréhension des choses. D'autres se contentent de réutiliser sagement les données de la création, œuvrant dans le consensus et le plaisir de la reconnaissance. Avec *Bang Bang*¹ et ses installations précédentes, Muriel Décaillet a choisi de sortir de la ligne, parfois trop rigide, du primat du concept dans la création. Ses tableaux, tout de fils cousus, investissent un espace novateur, par leur langage et la sensibilité qu'ils éveillent.

Bang Bang n'est pas l'illustration d'un accouchement difficile. Le thème de ces tableaux n'est pas un événement féminin mis en scène pour mieux différencier, et donc cloisonner, une partie de l'espèce humaine et sa soumission mammifère à un processus physiologique. Certainement pas ! Car la bande son qui environne l'imaginaire du visiteur oriente l'interprétation vers un chemin qui se trouve ailleurs, hors de la simplicité apparente de ce qui est vu et qu'il doit joindre mentalement. En effet, la précision des lignes et la véracité des schémas ne sont qu'un leurre dans la mesure où ils n'existent que pour exemplifier, par analogie, la difficulté existentielle de sortir d'un deuil affectif et d'extraire –fût-ce avec forceps, dans la douleur et dans le sang– une nouvelle vie, un nouveau souffle. La déchirure sentimentale se décline ainsi sur le thème d'une extraction douloureuse, comparable aux souffrances ressenties par ceux qui s'engagent dans un processus de deuil. Renaître au-delà de l'épreuve ; aussi lugubre soit son espace, aussi acérées les griffes de son emprise. Renaître de sa douleur intime, au creux de sa propre chair, avec les fibres de sa conscience meurtrie... et reconstruire des jours sereins avec les muscles ensanglantés du traumatisme de l'opération.

L'analogie de l'accouchement avec forceps, particulièrement difficile et violent pour la mère et le nouveau-né, agit sur les visiteurs avec l'efficacité de la rhétorique. Car ce « faire image », propre à la métaphore réussie ou à la comparaison éloquente, opère dans la sphère signifiante quelque soit son support : le mot du langage codé comme l'image du vocabulaire plastique. Ainsi, la vision de ce traumatisme, de cette déchirure agrandie et sanguinolente des muscles déchirés (dont la lésion est redoublée par l'extraction mécanique), éveillent une menace primitive et un réflexe instinctif dans la conscience du visiteur, encore plus

¹ *L'installation comprend quatorze toiles et une réalisation in situ avec clous et fils de laine, illustrant les différents moments d'un accouchement avec forceps. Les dessins sont réalisés à l'aide d'un fil, plus ou moins épais, de laine noire. Le visiteur est accompagné d'une bande sonore qu'il peut écouter lors de sa déambulation autour de l'espace d'exposition, grâce à un long « fil rouge » (lui aussi métaphorique), reliant le casque au lecteur CD. Ce « cordon ombilical » soude avec subtilité le thème du deuil sentimental à l'imagerie déplaisante d'un accouchement dans la douleur. La bande son, composée par Gina & Tony, dure 40 minutes et fait écho à cette difficulté « d'accoucher ». Elle reprend la célèbre chanson « Bang Bang » (My Baby Shoot Me Down) de Sonny Bono.*

inquiétants qu'ils sont imprécis et innommables. La simple vue de cet instrument dirige nos pensées vers une espèce de torture viscérale ; et des souvenirs, intemporels et incertains, aussi sordides que l'imagination puisse concevoir, envahissent notre conscience. Bien que seul le noir de la laine cousue ne raconte cette extraction, le sang inonde notre imagination et souligne de rouge les pires angoisses associées aux blessures, aux plaies et à la souffrance, dans un liquide absent mais qui suinte dans chaque phase de cette opération.

Avec cette exposition et ses travaux précédents, le chemin investi par l'artiste sort des sentiers battus, que ce soit par le vocabulaire plastique utilisé (le fil, la laine, la couture et la toile) que par la sensibilité et l'émotion associées aux dimensions humaines de notre existence. Même si la sensualité des matériaux utilisés par Muriel Décaillet n'est pas sans faire écho avec une autre créatrice couturière de l'humain : Annette Messenger, la force du travail présenté par la jeune artiste genevoise génère une émotion aussi vive et tenace que la singularité de son choix artistique et l'originalité de son inspiration. En cela, la création se renouvelle avec chaque expérience. La cohérence de sa démarche tient sa radicalité : à la fois courageuse et originale, certes décalée en comparaison des œuvres rassurantes (car souvent convenues) de la création, mais fondamentalement « juste » dans le ton et la réalisation.

Ce nouveau langage plastique –délicat, souple et sensuel– s'arrondit avec souplesse autour des acquis de notre perception, nous enroule avec douceur dans un état différencié, à la fois amical et tendre, cruel et vrai. Muriel Décaillet nous pousse, avec la finesse de la fibre et la délicatesse du travail manuel, dans un imaginaire inhabituel à nos préjugés de spectateurs dociles. L'intérêt de son travail et de déjouer le piège de la sphère « féminine » et elle évite avec bonheur les connotations roses et sucrées de l'émotivité et de la sensiblerie qui l'accompagnent invariablement.

Véronique d'Auzac
avril 2008

VENDREDI 18 AVRIL 2008
TRIBUNE DE GENÈVE

SOCIÉTÉ EN BREF

Le deuil affectif version artistique

ART BANG BANG. C'est le nom d'une exposition d'art contemporain de Muriel Décaillet, qui se tient depuis le 5 avril à artenîle. La manifestation traite du deuil affectif, vu au travers de la métaphore de l'accouchement. Elle est composée de quatorze toiles brodées, dépeignant les différentes phases d'un accouchement sous forceps, et d'une bande sonore. Cette dernière, justement, est l'œuvre du duo genevois Gina & Tony (respectivement Sabrina Berreghis et Nic Ulmi), qui a repris la chanson *Bang Bang (My Baby Shot me Down)*. Un concert spécial *Bang Bang* est donné ce soir à 19 h 30 dans l'espace d'exposition d'artenîle (1, place de l'Île à Genève) lors duquel cette bande-son sera jouée en *live* et dans son intégralité (soit environ 40 minutes).

FB

Comment rendre l'écologie sexy

PARCOURS D'ART
Ovnis, pelotes et lapins géants au Jardin botanique.

NIC ULMI

«L'expression *développement durable* n'est pas sexy», souffle Olivia Cupelin de Tako, association de «propagande culturelle» qui investit la kermesse écologique du week-end avec quelques fantastiques bizarreries: un lapin grand comme un éléphant, une femme-oiseau, une épave d'ovni. «Nous sommes mandatés pour intervenir sur la manifestation en la maquillant et en lui conférant une allure qui donne envie aux gens de venir», commente la programmatrice. Résultat? Un parcours d'œuvres spectaculaires au Jardin botanique, entre deux intermèdes musicaux et un brunch dominical (à 11 h). Pièces choisies, commentées par Olivia Cupelin.

● **«Great Stuffed Rabbit» de Christian Gonzenbach:** «Une immense bête - 3 mètres sur 4 - faite de 600 pièces de vraies peaux de lapin. Attendant, car il a vraiment une tête de lapin blanc aux grandes oreilles. Et en même temps affolant par sa taille. On le verra dans un gigantesque clapier, autour duquel les questions vont fuser: Pourquoi est-il si grand? A-t-il été élevé hors-sol sous serre? Conçu de manière transgénique?»

● **«Papagena's Tree» de Geneviève Favre:** «Une femme-oiseau qui sort d'un

PARCOURS D'ART CONTEMPORAIN à la Fête du développement durable.
Jardin botanique, sa 9 juin 10h - 21h30, di 10 juin 10h - 9h. Les œuvres resteront visibles pendant une semaine.
Détails et horaires dans notre supplément de 4 pages encarté au centre du journal.



Esquisse de l'installation «ARACHNE» de Muriel Décaillet. Une œuvre qui, avec votre participation, pourrait bien prendre tout le Jardin botanique dans sa toile... (LDD)

tronc d'arbre pour entonner un hymne, parfois enthousiaste, parfois en colère, chantant son amour et son respect de la nature...»

● **«Chronopolis», de Marie Velardi:** «Une série de cartes postales qui récapitulent les visions de Genève proposées par l'artiste: des éoliennes, la végétalisation des rues ou un incroyable système de transport par câbles au-dessus de la ville...»

● **«Soucoupe volante» du Collectif Fuel (Isamu Krieger et Richard Le Quellec):** «Une confrontation entre une technologie futuriste et un objet qui paraît venir de la nuit des temps. Très gros, l'engin est fait d'une matière végétale et recouvert d'une mousse verdâtre comme une épave de bateau... Les artistes l'ont conçu comme un scénario de science-fiction qui nous sensibilise à la question de la durée de notre civilisation.»

Muriel Décaillet veut tisser avec vous

Tous les thèmes rattachés à la notion de développement durable semblent se tisser ensemble dans l'installation que prépare pour ce week-end la plasticienne genevoise Muriel Décaillet. L'œuvre, nommée ARACHNE et faite de laine, d'arbres et de gens, explore à la fois le recyclage, le lien entre la nature et les créations humaines, l'engagement personnel, l'échange social. Voyons ça un peu.

Comment ça marche? L'artiste commence par tisser sa toile en laine rouge (une de ses matières fétiches) entre les arbres et les bancs du Jardin botanique, «tendant un fil entre les éléments naturels et les structures existantes». Et ensuite? «Mon



Muriel Décaillet. (GEORGES CABRERA)

concept: j'offre à chaque visiteur une pelote de laine. Soit il part avec, soit il l'utilise pour tisser, en continuant ma toile. J'aimerais ainsi que l'œuvre prenne de l'ampleur. C'est une installation évolutive, une toile en expansion, une manière de pousser les gens

à tisser des liens.»

En échange de la pelote, le public est invité à donner un objet à l'artiste, qui s'engage à l'utiliser dans une prochaine installation. «C'est donc une forme de recyclage doublé d'un acte de troc.»

Œuvre communautaire, le résultat matérialisera des échanges, des liens noués, une forme ludique de participation citoyenne et une démonstration du fait que la portée de celle-ci dépend de nous. Avec la participation des visiteurs transformés en tisserands du développement durable, la toile arachnéenne de Muriel Décaillet pourrait bien prendre le Jardin botanique tout entier.

Nic Ulmi

L'espace d'accueil du Palais de Rumine fonctionne comme une vitrine pour la création régionale, sous la houlette de Visarte, société des artistes visuels et architectes qui offre à de jeunes artistes la possibilité d'une réalisation in situ

L'espace d'accueil du Palais de Rumine fonctionne comme une vitrine pour la création régionale, sous la houlette de Visarte, société des artistes visuels et architectes qui offre à de jeunes artistes la possibilité d'une réalisation in situ. Le peintre Michael Rampa inaugure cette année 2006 avec Precarious Taming, comprenez «apprivoisement précaire ». Né à Château-d'Ax en 1977, Rampa, «autodidacte repenté », comme il se qualifie lui-même, n'a en effet jamais suivi de formation artistique. Ce n'est pas pour autant qu'il manque de talent et d'imagination. A l'affiche d'Accrochage (Vaud 2006), il a également collaboré avec Jean-Michel Chabloz, facteur de clavecins, et frayé avec les frères Fretz, à la tête des Editions Art et Fiction, à l'occasion de diverses expositions et livres collectifs. Aidé par des amis artistes et accompagné tout au long de la journée par les usagers du bâtiment, Michael Rampa a, cette fois-ci, Œuvré pendant presque trois semaines pour coller patiemment à la gomme quantité de fils colorés, recouvrant les murs et le plafond de grandes arabesques. Au final, ce sont autant de pelotes dévidées qui redessinent l'espace situé entre les deux ascenseurs, courant avec fantaisie le long des parois ou massées en un rideau multicolore. Parfois, on assiste à une brève interruption de la courbe, le temps d'esquisser succinctement la silhouette d'une chaise ou de quelque animal, puis le fil reprend son parcours semé d'accidents. Une façon pour l'artiste de suggérer la qualité transitoire et perpétuellement mouvante du temps. Clou de l'accrochage, la reproduction d'un cadre richement décoré, chargé de feuillages, summum d'une culture classique que l'artiste voulait mettre à plat. L'image qui rappelle les façades extérieures du vénérable Palais de Rumine a ainsi été écrasée contre le mur par rétroprojection puis méticuleusement reproduite. Un travail fastidieux qui fait pendant à la figure d'un ourson espiègle doté d'une anatomie composite, sorte de collage postmoderne mi-humain, mi-animal. Matériau d'artisanat peu noble, la ficelle possède une histoire qui se confond souvent avec celle des femmes, de Pénélope à Ariane, et plus récemment Louise Bourgeois. Et plus proche de nous, Muriel Décaillet qui esquissait une cartographie neuronale du cerveau à la galerie Circuit lors de ces dernières Urbaines. Il était donc temps que les hommes tissent leur propre toile.

isabelle vuong » Lausanne, «Le rez », Palais de Rumine, pl. de la Riponne. Jusqu'au 11 avril, lu-ve, 7 h-22 h, sa, 7 h-17 h, di, 10 h-17 h. 021 316 33 10.



MON CAFÉ AVEC MURIEL DÉCAILLET

L'artiste qui emballe son passé sous vide

NIC ULMI

Problème: vous êtes artiste. Vous travaillez dans un atelier de 80 mètres carrés. Votre bail s'achève et il ne vous reste que six mètres carrés pour tout remiser. Que faire? Muriel Décaillet, plasticienne genevoise qui remplit ces jours un étage de la Villa Bernasconi, a trouvé une parade originale. «J'avais une machine pour emballer sous vide que je m'étais surprise à utiliser sur tout ce qui traînait. J'ai sorti mes travaux des cartons et je les ai mis sous vide. C'est une manière de les conserver.»

C'est aussi une manière de les recycler. Un coup de vacuum, et les anciennes pièces deviennent des œuvres nouvelles. Au premier coup d'œil, la métamorphose est alarmante. Des figures emmaillottées à la cellophane se tiennent couchées comme des cocons d'Aliens prêts à éclore. En s'approchant, l'effroi fait place à des émois plus suaves, liés à l'enfance, au désir sexuel et à la suspension du temps.

«Petite, j'avais une poupée et basta. Je n'ai jamais accumulé des quantités de peluches comme on en voit aujourd'hui dans les chambres d'enfants.» Pourquoi autant de pilou dans ses créations? «Ce qui m'intéressait, c'était la forme cachée dedans. J'ai commencé à passer les peluches à la lessive pour que la ouate se contracte à l'intérieur. Ensuite, je les éven-

trais pour retrouver leurs entrailles figées et retirer la mousse. C'est avec les ouates anciennes que ça fonctionne le mieux.»

La dimension sexuelle est moins évidente à première vue. Vues de plus près, les œuvres de Muriel Décaillet révèlent «des bouches ouvertes comme des poupées gonflables», des clitoris, des trompes phaliques, des bas résilles. «J'aime travailler avec des matériaux féminins. Les sous-vêtements, c'est de la récup. Je m'approprie ainsi l'histoire des autres. Parfois, je remarque des taches sur le tissu. C'est fort et bizarre.»

Ces créations surgies du passé artistique de la jeune femme sont accrochées par un réseau de fils. «Après m'être diplômée en stylisme, en 1999, j'ai compris que ce qui m'intéressait là-dedans, c'était le matériau. Le vêtement sans le corps dedans.» Cette passion textile engendre aujourd'hui d'étonnants volumes aériens. «Le travail de toile est le plus récent. J'aspire à l'absolu. La structure où chaque fil est à deux doigts de craquer.» Le résultat évoque les architectures ultralégères dont rêvaient les *sixties*, mais aussi «une araignée qui enveloppe ses proies». Et puis? «Dans deux semaines, je reprendrai tous les fils. Et je les mettrai sous vide.»

■ Jusqu'au 25 septembre à la Villa Bernasconi (8, route du Gd-Lancy). www.lancy.ch.

Muriel Décaillet

Plasticienne/styliste, née en 1976 à Genève, Suisse; vit et travaille à Genève

CURRICULUM VITAE: 2001–2003 - Formation Postgrade à l'Ecole Supérieure des Beaux-Arts de Genève, CCC | 1996–1999 - Ecole Supérieure des Arts Appliqués, Genève, diplôme de stylisme-mode

EXPOSITIONS PERSONNELLES: 2002 - «Invitation (en l'absence de l'artiste) à venir boire un sirop grenadine pour un hommage à Joséphine Baker», Maison des arts du Grütli, Genève | «24 enfances/seconde, 24 Heures pour la photographie», Maison des arts du Grütli, Genève | 2000 - «Vingt et un Moi et un éléphant», Centre d'Art Contemporain, Genève | «Cocoon Room», Amata Creative_Space, Genève | «Aquarium», Bâtie Festival, Embarquement au Salève, Genève | 1999 - «Hommage à Louise Bourgeois (part one)», Genève | «Accouchements», Design Center de Langenthal (BE)

EXPOSITIONS COLLECTIVES: 2002 - «Shooting Star; 24 Heures pour la photographie», Maison des arts du Grütli, Genève | «Disposable Silence, Silence à usage unique (...)», CCC/Sous-sol Esba, Genève | «_USEE, M va au CCC/Sous-sol», CCC/Sous-sol Esba, Genève | «Halbtraum», réalisation plastique de masques, Expo O2, Morat (FR) | «Allégories urbaines», CCC/Sous-sol Esba, Genève | Dévernissage de l'Atelier n°3, collaboration avec la Cie Demain on change de nom, Maison des arts du Grütli, Genève | 2001 «My Granny», vidéo-clip, album Somatic de Polar stylisme & make-up | 2000 - «Lucies», Musée des Arts Décoratifs, vernissage du Mudac, Lausanne | «Paysage vertical» de Noemi Lapzeson, Cie Vertical Danse, costumes, Bâtie Festival, Genève

PRIX: 1999 - Prix de distinction, du Fonds Cantonal de Décoration et d'Arts Visuels pour l'Ecole Supérieure des Arts Appliqués | Prix Brunshwig et Cie, Bon Génie/Grieder Les Boutiques, meilleur diplôme de stylisme

LÉGENDES: **1, 2, 3, 4, 5 - Dévernissage de l'Atelier n°3**, 19-12-2002, Maison des arts du Grütli

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES: Muriel Décaillet

Muriel Décaillet, L'ESPACE DÉCALÉ-DÉCAILLET

Lorsque Muriel Décaillet invente un nouveau vêtement, c'est surtout le concept qui précède la réalisation de l'habit qui la préoccupe. L'idée de départ a plus d'importance que la fabrication de l'objet en elle-même, ce qui la rapproche complètement des arts plastiques. Dans sa recherche stylistique, la découverte des Nouveaux Réalistes lui indique de nouveaux chemins: les objets de récupération de toutes sortes, imprégnés d'une histoire personnelle ou anonyme, et le détournement de ces objets de leur fonction première. L'obsession de déplacer les objets de leur contexte encourage l'artiste genevoise à utiliser de façon illicite les matériaux de couture: froisser et déchirer le tissu, jusqu'à sa fibre la plus intime; tendre des fils dans tout l'espace, telle l'araignée tissant sa toile; ouvrir pour recoudre, comme pour refermer une plaie ouverte; utiliser l'aiguille en guise de stylo pour laisser une trace des pensées les plus intimes. L'application illégale de ces outils dans une volonté, toujours plus affirmée, de ne pas créer un objet à porter mais de le mettre en scène dans un espace transfiguré lui permet d'atteindre une esthétique libérée des diktats de la mode: de l'espace dégagé du podium à l'espace décalé/décaillet. Dans ces espaces habitent les accessoires typiques de la féminité (sous-vêtements, bas résille, dentelles, coiffes, maquillage), détournés, comme il se doit, de leur fonction «d'embellisseurs de la femme. Les poupées bricolées et tendues à des fils sont des petites nanas coquine et enjouées, prêtes à séduire mais sans vouloir vampiriser; voire annihiler la gent masculine. La dimension enfantine donnée par le jouet (poupée, peluche) que Muriel Décaillet utilise dans ses installations évite le côté glamour dont les attributs féminins sont inévitablement imbibés, et permet à l'artiste d'exprimer avec une certaine naïveté des réalités plus dures. Deux images de la femme alternent. D'abord la femme-mère. Le monde intra-utérin moelleux, agréable et protecteur, suggéré par le tissu-fibre-toile proche de la soie du cocon. Le sexe grand ouvert et prêt à enfanter est montré sous toutes ses formes, de la position jambes écartées au détail stylisé et tissé sur la croix suisse. L'acte de la naissance fonctionne ici selon le principe de la poupée russe ou de la chenille sortant de son cocon. Puis il y a intrusion de l'élément masculin dans ce rapport fusionnel entre la femme-mère et son enfant. La femme amante n'est pas rassurée: la pénétration du sexe masculin dans le sexe de la femme blesse et laisse des cicatrices, et les points de couture très grossiers ressemblent plus à des points de suture. Mais même les installations les plus violentes ne sont pas dépourvues d'humour. En présence du sexe masculin et du sexe féminin, le spectacle ne devient jamais pornographique. La styliste-plasticienne ne s'extasie pas devant ses poupées et elle ne les livre pas dans leur nudité intégrale. Chargées d'un certain sex-appeal, ces poupées nous attirent, tout en restant inaccessibles immobilisées dans une toile de fils, accompagnées d'un texte-broderie ironisant sur leur sort, transformées en lampes, en boîtes à bijoux, en presse-papiers. Séduction très féminine, jeu enfantin, humour, pour mieux mettre à distance la difficulté à être du pôle féminin dans et avec le pôle masculin. Un gant de vaisselle accroché au mur de son atelier résume à lui seul la démarche de l'artiste: l'objet domestique est cloué au mur comme un tableau; il est féminin par sa couleur rose, il suggère aussi l'univers anesthésié de la salle d'opération; et, retourné, le gant montre une autre texture, comme pour révéler sa peau intérieure...

LAURA GYÖRIK COSTAS, 24-12-02